

crites par les astronomes, et s'il était possible de paraître sale à Dunabourg, nous étions, comme on dit, à ne pas prendre avec des pincettes.

Le passage de voyageurs isolés est chose rare à cette époque. Peu de mortels ont le courage de faire la route en téléga, et le seul véhicule possible est la malle du courrier. Mais il faut s'inscrire longtemps d'avance pour avoir des places, et nous étions parti brusquement, comme un militaire qui voit expirer le temps de son congé et doit rejoindre à tout prix, sous peine d'être regardé comme déserteur.

Notre compagnon avait pour principe qu'il fallait manger le moins possible dans les voyages de ce genre, et sa sobriété dépassait celle de l'Espagnol et de l'Arabe. Cependant, quand nous lui représentâmes que nous mourions de mâle rage de faim, n'ayant pas vaqué à la réparation de dessous le nez, comme dit Rabelais, depuis la nuit de vendredi, — nous étions alors au dimanche soir, — il voulut bien condescendre à ce qu'il appelait notre faiblesse, et, laissant la téléga au relai, se mit avec nous à la recherche d'une nourriture quelconque. Dunabourg se couche de bonne heure, et il ne brillait plus aux façades sombres que de bien rares lumières; — marcher dans ce cloaque

n'était pas une opération facile, et il nous semblait à chaque pas qu'un tire-botte invisible empoignait nos chaussures par le talon. Enfin nous vîmes une lueur rougeâtre sortir d'une sorte de bouge ayant des apparences de taverne; le reflet de la lumière se prolongeait sur la boue liquide en filets rouges comme le sang qui coulerait d'une écorcherie. Ce n'était guère appétissant, mais à ce degré de famine on ne fait pas la petite bouche. Nous entrâmes sans nous laisser rebuter par l'odeur nauséabonde du lieu, où une lampe fumeuse grésillait et brûlait avec peine dans une atmosphère méphitique. La salle était pleine de juifs d'un aspect étrange, avec de longues lévites étroites de poitrine, longues comme des soutanes, miroitées de graisse, et d'une couleur qui avait été aussi bien noire que violette, marron qu'olive, mais qui, en ce moment, présentait une teinte que nous désignerons ainsi : « crasse intense. » Ils portaient des chapeaux bizarres, à larges bords et à ballons énormes, mais déteints, déformés, gras, hérissés par places, chauves par d'autres, vieux à ne pas être piqués au coin d'une borne par le crochet d'un chiffonnier en faillite. Et les bottes ! Le glorieux Saint-Amand lui-même ne serait pas de trop pour les décrire ! Éculées, avachies, tordues en spirales,

blanchies par des couches de crotte à demi séchées, semblables à des pieds d'éléphant qui auraient longtemps pataugé dans les jungles de l'Inde. Plusieurs parmi ces juifs, surtout les jeunes, avaient les cheveux séparés sur le front, et laissaient pendre derrière l'oreille une longue boucle tournée en repentir, coquetterie qui contrastait avec leur horrible saleté. Ce n'était plus là le beau juif d'Orient, héritier des patriarches, et qui garde sa noblesse biblique, mais l'affreux juif de Pologne, livré dans la boue à toutes sortes de commerces suspects ou d'industries sordides. Cependant, éclairés ainsi, avec leurs faces maigres, leurs yeux inquiets et fins, leurs barbes fourchues comme des queues de poisson, leur couleur rance, et leur ton de hareng saur verni à la fumée, ils rappelaient les peintures et les eaux fortes de Rembrandt.

La consommation ne paraissait pas très-active dans l'établissement. Aux recoins obscurs, on discernait bien quelques individus buvant avec lenteur un verre de thé ou de vodka; mais de nourriture solide, aucun vestige. Comprenant et parlant l'allemand et le polonais des juifs, notre camarade demanda au maître du lieu s'il n'y avait pas moyen de nous procurer un repas quelconque.

Cette demande sembla l'étonner. C'était le jour du sabbat, et les mets apprêtés la veille pour ce jour, où il n'est permis de rien faire, avaient été dévorés jusqu'à la dernière miette. Cependant notre mine famélique le toucha. Son buffet était vide, son fourneau éteint; mais peut-être pourrait-on trouver du pain dans la maison voisine. Il alla donner des ordres en conséquence, et au bout de quelques minutes nous vîmes paraître parmi ce tas de haillons humains, portant d'un air de triomphe une sorte de galette plate, une jeune fille israélite d'une merveilleuse beauté, la Rebecca d'*Ivanhoé*, la Rachel de la *Juive*, un vrai soleil qui rayonnait comme le macrocosme de l'alchimiste dans les ténèbres de cette chambre sombre. Éliézer au bord du puits lui aurait présenté l'anneau de fiançailles d'Isaac. C'était le plus pur type de sa race qu'on pût rêver, une vraie fleur biblique épanouie, on ne sait comment, sur ce fumier. La Sulamite du Sir Hasirim n'était pas plus orientalement enivrante. Quels yeux de gazelle, quel nez délicatement aquilin, quelles belles lèvres rouges comme la pourpre de Tyr teinte deux fois, se dessinant sur une pâleur mate, quel ovale chastement allongé des tempes au menton, et fait pour s'encadrer dans la bandelette traditionnelle!

Elle nous présentait le pain en souriant, comme ces filles du désert qui inclinent leur urne sur les lèvres altérées du voyageur, et, tout occupé de la contempler, nous ne songions pas à le prendre. Une faible rougeur lui monta aux pommettes quand elle s'aperçut de notre admiration, et elle posa le pain sur le bord de la table.

Nous poussâmes un soupir intérieur, en songeant que l'âge des incartades passionnées était passé pour nous. Tout en éblouissant nos yeux de la radieuse apparition, nous nous mîmes à grignoter notre pain, qui était à la fois cru et brûlé, mais qui nous semblait tout aussi délicat que s'il sortait de la boulangerie viennoise de la rue de Richelieu.

Rien ne nous retenait plus dans ce bouge : la belle juive s'en était allée, faisant paraître plus sombres encore, par sa disparition, les teintes enfumées de la salle. Aussi regagnâmes-nous notre téléga avec un soupir, en nous disant que ce n'étaient pas les écrins de velours qui contenaient les perles du plus bel orient.

On arriva bientôt sur le bord de la Dwina, qu'il s'agissait de traverser. Les berges de la Dwina sont hautes, et l'on descend au lit du fleuve par des rampes de planches d'une pente assez rapide,

semblables à des montagnes russes. Heureusement l'adresse des postillons est merveilleuse, et les petits chevaux de l'Ukraine ont le pied sûr. Nous parvinmes sans encombre au bas de la descente, où dans l'ombre nous entendions les eaux bouillonner et bruire. Ce n'est ni un pont de bateaux ni un bac qui sert à passer d'une rive à l'autre, mais un système de radeaux planchés mis bout à bout et reliés par des câbles; ils se prêtent mieux ainsi au gonflement des eaux, montant et descendant avec elles. La traversée, quoique sans danger réel, était assez sinistre. Le fleuve, grossi par la fonte des neiges, coulait à pleins bords et se mutinait contre l'obstacle des radeaux dont il tendait les câbles. L'eau, la nuit, devient aisément lugubre et fantastique. Des lueurs venues on ne sait d'où s'y agitent comme des serpents phosphoriques; les écumes y jettent des étincelles étranges qui font paraître les noirs plus profonds; il semble qu'on flotte sur un gouffre, et ce fut avec un sentiment de satisfaction que nous nous trouvâmes sur l'autre bord, emportés par nos chevaux, qui escaladaient la rampe presque aussi vite qu'ils avaient descendu la rive opposée.

Nous voilà de nouveau courant dans l'étendue grise et noirâtre, ne discernant que des formes

s'effaçant de la mémoire aussi promptement qu'elles passent devant les yeux, et dont il est impossible de donner l'idée par aucune description. Ces visions indécises, qui surgissent et s'évanouissent dans la rapidité de la course, ne sont pas sans charme : il semble qu'on traverse un rêve au galop. On voudrait pénétrer du regard cette obscurité vague, cotonneuse comme une ouate, où tout contour s'estompe, où tout objet ne produit qu'une tache plus noire.

Nous pensions à la belle juive, dont nous buriions la physionomie dans notre mémoire, comme un dessinateur qui repasse son trait, de peur qu'il ne s'efface, et nous cherchâmes à nous rappeler comment elle était vêtue, sans pouvoir y réussir. Sa beauté nous avait tellement ébloui que nous n'avions vu que sa tête. Tout le reste plongeait dans l'ombre. La lumière se concentrait sur elle, et quand elle eût été habillée de brocard d'or ramagé de perles, on n'y eût pas fait plus attention qu'à un lambeau d'indienne.

Au lever du jour, le temps changea et se remit décidément à l'hiver. La neige commença à tomber, mais en larges flocons cette fois. Les couches se superposaient, et bientôt la campagne fut enfarinée à perte de vue. A chaque instant nous

étions obligés de nous secouer, pour ne pas être recouverts dans notre téléma, mais c'était peine perdue : au bout de quelques minutes, nous étions de nouveau poudrés à blanc comme des tartellettes que sucre le pâtissier. Ces duvets d'argent se mêlaient, se brouillaient, montaient, descendaient sous le souffle du vent. On eût dit qu'on vidait du haut du ciel d'innombrables lits de plumes, et dans cette blancheur on n'y voyait pas à quatre pas devant soi. Les petits chevaux, impatientés, secouaient leurs crinières échevelées. Le désir de se soustraire à la tourmente leur donnait des ailes, et ils galopèrent à toute vitesse vers le relai, malgré la résistance qu'offrait au jeu des roues la neige fraîche tombée.

Nous avons pour la neige une passion bizarre, et rien ne nous plaît comme cette poudre de riz glacée qui blanchit la face brune de la terre. Cette blancheur virginale, immaculée, où scintillent des micras comme dans le marbre de Paros, nous paraît préférable aux teintes les plus riches, et quand nous foulons une route couverte de neige, il nous semble marcher sur le sable d'argent de la voie lactée. Mais cette fois, il faut l'avouer, nos goûts étaient par trop satisfaits, et notre position sur la téléma commençait à n'être

plus tenable. Notre ami lui-même, quelque impassible qu'il fût, et habitué aux rigueurs des voyages hyperboréens, convenait qu'on eût été plus à l'aise au coin d'un poêle, dans une chambre bien close, et même dans une simple berline de poste, si une berline eût pu marcher par un pareil temps.

La chose dégénéra bientôt en chasse-neige. Rien d'étrange comme cette tempête de peluche. Il souffle un vent bas qui rase la terre et balaye la neige devant lui avec une irrésistible violence. Des fumées blanches courent sur le sol en flocons tourbillonnants comme les fumées gelées d'un incendie du pôle. Quand la trombe rencontre un mur, elle s'accumule contre lui, l'a bientôt dépassé, et tombe de l'autre côté en cascabelle. En un instant, les fossés, les lits de ruisseau sont comblés, les chemins disparaissent, et ne se retrouvent que grâce aux poteaux indicateurs. Si l'on s'arrêtait, on serait enseveli comme sous une avalanche en cinq ou six minutes. Sous la force du vent qui transporte ces immenses masses de neige, les arbres plient, les poteaux se courbent, les animaux penchent la tête. C'est le khamsin de la steppe.

Cette fois, le danger n'était pas grand; il faisait jour; la couche de neige tombée n'était pas très-

épaisse, et nous avions le spectacle presque sans le péril. Mais la nuit, le chasse-neige peut très-bien vous enlever et vous engloutir.

Parfois passaient dans cette blancheur, comme des chiffons de drap noir, des vols de corbeaux ou de corneilles emportés par le vent, culbutés et chavirés sur leurs ailes. Nous rencontrâmes aussi deux ou trois chariots de moujiks cherchant à regagner leurs isbas et fuyant devant la tempête.

Ce fut avec une vraie satisfaction que nous vîmes apparaître confusément au bord de la route, à travers ces hachures de craie croisées dans tous les sens, la maison de poste, avec son portique grec. Jamais architecture ne nous parut plus sublime. Sauter à bas de la téléga, secouer la neige de nos pelisses et entrer dans la chambre des voyageurs, où régnait une douce température, fut l'affaire d'un instant. Le somovar est aux relais dans un état d'ébullition constant, et quelques gorgées de thé, aussi chaud que notre palais pouvait le supporter, eurent bientôt rétabli la circulation de notre sang, un peu refroidi par tant d'heures passées en plein air.

« J'entreprendrais avec vous un voyage de découverte au pôle arctique, me dit mon ami, et je crois que vous feriez un charmant compagnon

d'hivernage. Comme nous vivrions bien dans une hutte de neige, avec une provision de pemmican et de jambons d'ours!

— Votre approbation me touche, car je sais que vous n'êtes pas flatteur de votre naturel; mais maintenant que j'ai suffisamment prouvé ma force de résistance aux cahots et à la température, il n'y aurait aucune lâcheté, ce me semble, à chercher un moyen plus commode de continuer le voyage.

— Allons voir s'il n'y aurait pas dans la cour quelque véhicule moins ouvert aux rigueurs des éléments. L'héroïsme inutile est de la pure fanterie. »

La cour, à demi comblée par la neige, qu'on essayait en vain de rejeter dans les encoignures avec des balais et des pelles, présentait un spectacle bizarre. Des tégas, des tarentasses, des droschkys, l'encombraient, relevant en l'air leurs timons comme des antennes et des mâts de vaisseaux à moitié submergés. Derrière toute cette carrosserie primitive, nous découvrîmes, à travers un semis de points blancs qui tournoyaient au souffle de la tempête, comme le dos d'une baleine échouée dans l'écume, la capote en cuir d'une vieille calèche qui nous fit l'effet, malgré

son délabrement, d'une arche de salut. On écarta les voitures, on la remorqua au milieu de la cour, et nous pûmes constater que les roues étaient en bon état, les ressorts assez solides, et que si les vitres ne fermaient pas bien exactement, du moins il n'en manquait aucune. A vrai dire, on n'aurait pas brillé au bois de Boulogne avec une pareille guimbarde; mais comme nous n'avions pas à faire le tour du lac et à exciter l'admiration des petites dames, nous fûmes très-heureux qu'on voulût bien nous la louer jusqu'à la frontière prussienne.

L'installation de nos personnes et de nos malles dans ce sabot ne dura que quelques minutes, et nous voilà repartis du même train que cependant ralentit un peu la violence du vent poussant devant lui des tourbillons de poussière glacée. Quoique nous tinssions toutes les vitres fermées; il y eut bientôt une ligne de neige sur la banquette que nous n'occupions pas. Rien ne ferme pour cette impalpable poudre blanche broyée et triturée par la tempête: elle entre à travers la moindre fissure, comme le sable du Sahara, et pénètre jusque dans les boîtes de montres. Mais comme nous n'étions ni l'un ni l'autre des Sybarites, se plaignant pour un pli de rose, nous jouissions avec une volupté bien sentie de ce confortable relatif.

On pouvait du moins appuyer son dos et sa tête sur la vieille garniture de drap vert, médiocrement rembourrée, il est vrai, mais infiniment préférable aux ridelles de la télégä. Le sommeil ne vous exposait plus à tomber et à vous briser le crâne.

Nous profitâmes de la situation pour dormir un peu, chacun dans notre coin, mais sans nous abandonner trop à la somnolence, qui est parfois dangereuse par des températures aussi basses, car le thermomètre était redescendu à dix ou douze degrés au-dessous de zéro sous l'influence de ce vent glacé. Mais peu à peu la tempête s'apaisa, les parcelles de neige suspendues en l'air retombèrent sur le sol, et l'on put voir jusqu'à l'horizon la campagne toute blanche.

Le temps se radoucit beaucoup, et il n'y avait plus guère que trois ou quatre degrés de froid, ce qui est une température tout à fait printanière pour la Russie à cette époque de l'année. Nous traversâmes la Vilia, qui se jette dans le Niémen près de Kowno, au moyen d'un bac, qui se trouvait comme ajusté au niveau des berges basses de la rivière, et nous arrivâmes à la ville, qui avait une assez bonne apparence sous la fraîche tombée de neige dont elle était saupoudrée. La maison de

poste se trouvait sur une place d'un bel aspect, entourée de bâtiments réguliers, et plantée d'arbres qui, pour le quart d'heure, ressemblaient à des constellations de vif argent. Des clochers à forme d'oignon et d'ananas apparaissaient çà et là au-dessus des maisons; mais nous n'avions ni le temps ni le courage d'aller visiter les églises qu'ils décelaient.

Après une légère collation de sandwiches et de thé, nous fîmes remettre des chevaux à la calèche pour passer le Niémen de jour, et le jour n'est pas bien long au mois de février sous cette latitude. Plusieurs voitures, télégas, chariots traversaient le fleuve en même temps que nous, et, au milieu du trajet, l'eau jaune et bouillonnante atteignait presque les madriers bordant les bateaux, qui cédaient sous la pression et remontaient à mesure que les attelages s'avançaient vers l'autre rive. Si quelque cheval s'effrayait, rien ne serait plus simple que de faire la culbute dans le courant avec armes et bagages; mais les chevaux russes, quoique pleins d'ardeur, sont très-doux, et ne s'alarment pas pour si peu.

Au bout de quelques minutes, nous galopions vers la frontière de Prusse, que nous pensions atteindre dans la nuit, malgré les gémissements et

les bruits de ferrailles que rendait notre pauvre calèche, vivement secouée, mais qui pourtant tint bon et ne nous laissa pas lâchement en route.

En effet, vers les onze heures, nous atteignîmes la première poste prussienne, d'où l'on devait renvoyer la voiture au relai où nous l'avions prise.

« Maintenant, dit notre ami, que nous n'avons plus d'exercices acrobatiques à exécuter sur des charrettes impossibles, il serait bon de souper à notre aise et de nous fomentier un peu la complexion, pour ne pas avoir l'air de spectres en arrivant à Paris. »

On pense bien que nous ne fîmes aucune objection à ce discours bref mais substantiel, qui reproduisait si bien notre pensée intime.

Quand nous étions petit garçon, nous nous imaginions que les frontières des pays était marquées sur la terre par une teinte bleue, rose ou verte, comme elles le sont sur les cartes géographiques. C'était une idée enfantine et chimérique. Mais quoi qu'elle ne soit pas tracée au pinceau, la ligne de démarcation n'en est pas moins brusque et tranchée. A l'endroit indiqué par le poteau blanc diagonalement zébré de noir, la Russie finissait et la Prusse commençait d'une façon subite

et complète. Le pays limitrophe n'avait pas déteint sur elle, ni elle sur la contrée voisine.

On nous fit entrer dans une salle basse garnie d'un grand poêle en faïence qui ronflait harmonieusement. Le plancher était poudré de sablon jaune; quelques gravures encadrées ornaient la muraille; les tables et les sièges avaient des formes allemandes, et ce furent de grandes et fortes servantes qui vinrent mettre le couvert. Il y avait bien longtemps que nous n'avions vu de femmes occupées à ces soins domestiques qui semblent l'apanage de leur sexe: en Russie comme en Orient, ce sont les hommes qui font le service, du moins en public.

La cuisine n'était plus la même. Au tchi, au caviar, aux agourtis, aux gelinottes et aux soudacs succédaient la soupe à la bière, le veau au raisin de Corinthe, le lièvre à la gelée de groseilles et les sentimentales pâtisseries allemandes. Tout différait: la forme des verres, des couteaux, des fourchettes, mille petits détails qu'il serait trop long de signaler, montraient à chaque instant qu'on avait changé de pays. Nous arrosâmes ce copieux repas de vin de Bordeaux qui était excellent, malgré sa fastueuse étiquette imprimée avec des encres à reflets métalliques, et d'une quille de

Rudesheim versée dans des roemers couleur d'émeraude.

Tout en dinant, nous nous exhortions à modérer notre voracité pour ne pas crever d'indigestion, comme ces naufragés qu'un navire recueille sur un radeau où ils ont mangé, leurs maigres provisions de biscuit épuisées, le cuir de leurs souliers et le caoutchouc de leurs bretelles.

Si nous avons été sages, nous n'aurions dû prendre qu'une tasse de bouillon et un massépain trempé dans du vin de Malaga, pour nous habituer peu à peu à la nourriture. Mais bah! puisque notre souper est dans notre estomac, qu'il y reste. Espérons qu'il ne nous causera aucun remords.

Le costume avait changé. Nous avons vu à Kowno les dernières touloupes, et les types ne se ressemblaient pas plus que les habits. Au lieu de l'air vague, pensif et doux des Russes, l'air raide, méthodique et gourmé des Prussiens — une tout autre race. — La petite casquette à visière, écrasée sur le front, la courte tunique et le pantalon étroit des genoux et large des jambes, aux lèvres la pipe de porcelaine ou d'écume de mer, ou bien encore quelque bouquin d'ambre, coudé bizarrement, où s'emmanche un cigare à angle droit. Tels nous apparurent les Prussiens à la première poste : ils

ne nous surprirent pas, car nous les connaissions déjà.

La voiture dans laquelle nous montâmes ressemblait à ces petits omnibus dont on se sert dans les châteaux pour aller prendre aux stations des chemins de fer les Parisiens qu'on attend à dîner. Elle était convenablement capitonnée, bien close et moelleusement suspendue : du moins elle nous fit cet effet après la course en télèga que nous venions d'accomplir et qui représente assez bien le supplice de l'estrapade usité au moyen âge. Mais quelle différence entre l'allure enragée des petits chevaux russes et le trot flegmatique des grands et lourds mecklebourgeois qui semblent s'endormir en marchant, et que réveille à peine une caresse de fouet nonchalamment appliquée à leur grasse échine. Ces chevaux allemands savent sans doute le proverbe italien : *Chi va piano va sano*. Ils le méditent en levant leurs gros pieds et en retranchent la seconde partie : *Chi va sano va lontano*, car les postes prussiennes sont plus rapprochées les unes des autres que les postes russes.

Cependant l'on arrive, même en n'allant pas vite, et le matin nous surprit non loin de Koenigsberg, sur une route bordée de grands arbres qui s'étendait à perte de vue et présentait un aspect

vraiment magique. La neige s'était gelée aux branches des arbres et dessinait les plus minces ramifications avec un cristal diamanté d'un éclat extraordinaire. L'allée avait l'apparence d'un immense berceau en filigrane d'argent menant au château enchanté d'une fée du Nord.

On le voit, connaissant notre amour pour elle, la neige, au moment de nous quitter, nous prodiguait ses magies et nous régalaît de ses plus brillants spectacles. L'hiver nous faisait la conduite aussi loin qu'il pouvait, et avait bien de la peine à nous quitter.

Koenigsberg n'est pas une ville d'un aspect bien gai, du moins à cette saison de l'année. Les hivers y sont rigoureux, et les fenêtres y conservaient encore leurs doubles vitres. Nous remarquâmes plusieurs maisons à pignons en escalier et à façades peintes couleur vert pomme, et soutenues par des S de fer très-ouvragées, comme à Lubeck. C'est la patrie de Kant, qui ramena, par sa *Critique de la raison pure*, la philosophie à sa véritable essence. Il nous semblait le voir, au tournant de chaque rue, avec son habit gris de fer, son tricorne et ses souliers à boucles, et nous songions au trouble qu'apporta, dans ses méditations, l'absence du grêle peuplier qu'on avait abattu, et sur lequel,

depuis plus de vingt ans, il avait l'habitude de fixer les yeux pendant ses profondes rêveries métaphysiques.

Nous allâmes tout droit à la gare, et nous prîmes chacun un coin de wagon. Il n'entre pas dans notre dessein de décrire un voyage en chemin de fer à travers la Prusse; cela n'a rien de bien intéressant, surtout lorsqu'on ne s'arrête pas dans les villes, et nous allâmes tout d'un trait jusqu'à Cologne, où seulement la neige nous abandonna. Là, comme les départs des trains ne coïncidaient pas, nous fûmes obligés de faire un temps d'arrêt, dont nous profitâmes pour nous livrer à d'indispensables soins de toilette et reprendre un peu l'aspect humain, car nous avions l'air de véritables Samoïèdes venant montrer des rennes sur la Newa.

La rapidité de notre course en télèga avait produit dans nos malles une variété bizarre de dégâts: le cirage de nos chaussures était tombé et laissait voir le cuir à nu; une boîte d'excellents cigares ne contenait plus que du *polvo sevillano*, les cahots les avaient réduits en fine poussière jaune; les cachets des lettres qu'on nous avait confiées s'étaient usés, limés, amincis par le frottement; on n'y distinguait plus ni armoiries, ni chiffres, ni empreinte quelconque. Plusieurs en-

veloppes s'étaient ouvertes. Il y avait de la neige entre nos chemises! L'ordre rétabli, nous nous couchâmes après un excellent souper, et le lendemain, cinq jours après notre départ de Saint-Petersbourg, nous arrivions à Paris, à neuf heures du soir, selon notre promesse formelle. Nous n'étions pas en retard de cinq minutes. Un coupé nous attendait à la gare, et, un quart d'heure après, nous nous trouvions parmi de vieux amis et de jolies femmes, devant une table étincelante de lumières, où fumait un fin souper, et notre retour fut célébré joyeusement jusqu'au matin.

L'ÉTÉ EN RUSSIE